



PIERRE RABHI dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale.



A partir du moment où on a donné un salaire à mon père, effectivement j'ai eu l'impression qu'il rentrait en servitude.

JÉRÔME COLIN : Voilà...

PIERRE RABHI : Nous allons chez moi svp. A Montchamp.

JÉRÔME COLIN : A Lonchamp. C'est Lablachère, c'est ça ?

PIERRE RABHI : Oui. Montchamp. Pas Lonchamp. Montchamp.

JÉRÔME COLIN : Montchamp. Ici, c'est Terre et Humanisme, c'est un endroit que vous avez créé.

PIERRE RABHI : Oui, je suis le fondateur, évidemment avec des amis, mais je suis l'instigateur de tout ça.

JÉRÔME COLIN : Vous en avez fait des petits, dites-moi.

PIERRE RABHI : Oui ben, c'est-à-dire qu'on a multiplié les structures, pour que ces structures puissent être au service des valeurs qui sont les nôtres. A la fois humaines, écologiques, et ces structures, on les a créées aussi bien ici au Nord qu'au Sud. Il y a 6 mois j'étais au Maroc pour l'inauguration d'un centre de formation agro-écologique marocain : « Maroc – Marrakech ». Qui va donc permettre de former les paysans et les agronomes à l'agriculture écologique.

JÉRÔME COLIN : Ok.



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Pierre Rabhi

JÉRÔME COLIN : Quelle belle région !

PIERRE RABHI : Oui.

JÉRÔME COLIN : L'Ardèche.

PIERRE RABHI : Oui. Tout le bas Vivarais d'ailleurs, les Cévennes, tout ça, c'est très beau.

JÉRÔME COLIN : Sublime. Vous êtes arrivé il y a combien de temps ici, Pierre ?

PIERRE RABHI : Une cinquantaine d'années.

JÉRÔME COLIN : Ah oui !

PIERRE RABHI : Une cinquantaine d'années, 45 ans... Exactement en 61.

JÉRÔME COLIN : En 61 ?

PIERRE RABHI : Oui.

JÉRÔME COLIN : Ah oui, il y a 55 ans !

PIERRE RABHI : Oui, voilà.

JÉRÔME COLIN : Il y a le temps d'en faire des choses en 55 ans.

PIERRE RABHI : Déjà la première chose, ça a été de nous installer nous-même et de survivre. Le 1^{er} maillon c'était comment nous allions, nous, survivre ! Déjà, nous, n'ayant pas de moyens, pas d'argent... Il a fallu... Comme l'option c'était plutôt s'installer à l'agriculture, à la terre donc, il m'a fallu un temps d'apprentissage. J'ai été ouvrier agricole pour apprendre l'agriculture que je ne connaissais pas, et puis j'ai passé un petit diplôme qui m'a donné un brevet et le tout m'a permis d'aller emprunter de l'argent. J'ai rassemblé et réuni en fonction des conditions qui faisaient que mon dossier de demande de prêt était recevable.

JÉRÔME COLIN : Donc vous êtes né à la fin des années 30, en Algérie...

PIERRE RABHI : 38 exactement. En Algérie. Dans le Sud de l'Algérie, c'est la partie plutôt saharienne. Je me revendique beaucoup plus comme saharien que comme algérien proprement dit. Bien sûr, je suis de nationalité algérienne, mais de culture, je dirais même de constitution physique, plutôt du désert parce que les gens du désert sont rarement gros hein, gras, parce qu'on ne peut pas transporter de superflu. Donc on est constitué de... un peu comme le dromadaire. On est constitué comme ça.

JÉRÔME COLIN : Et vous habitez en Algérie jusqu'à, à peu près vos 20 ans.

PIERRE RABHI : En Algérie, j'y suis né et puis j'ai quitté l'Algérie, puis j'étais à Oran, je n'étais plus dans le Sud, à l'âge de 19 ans. Oui, pour aller à Paris.

JÉRÔME COLIN : Vous avez des souvenirs de votre petite enfance en Algérie ?

PIERRE RABHI : Oui, j'ai des souvenirs, bien sûr des souvenirs très doux et des souvenirs très amers parce que j'ai été orphelin de mère à l'âge de 4 ans. Donc il y a des souvenirs très heureux, des souvenirs qui le sont moins.

JÉRÔME COLIN : Vous vous souvenez de votre maman ?

PIERRE RABHI : Pas du tout.

JÉRÔME COLIN : Pas du tout ?

PIERRE RABHI : Pas du tout, parce qu'elle nous a quittés avec un frère, j'avais moi 4 ans et lui 2 ans. Et non.... C'est plus une sorte de fantôme. Comme à l'époque il y avait très peu de photos, il n'y avait pas de photographes, donc je n'ai pas vraiment de souvenirs de ce qu'elle a été. J'aurais eu une photo avec son visage, j'aurais pu imaginer, mais là je n'ai rien du tout, c'est le flou le plus total.

JÉRÔME COLIN : Donc c'est votre papa qui s'est occupé de vous du coup alors...

PIERRE RABHI : Alors, mon père c'était un forgeron, un musicien, poète. Il s'est occupé de nous jusqu'au moment où les Français ont découvert du charbon, de la houille, sous notre sous-sol, et comme nous étions colonisés par les Français, ils sont venus exploiter ce charbon. A partir de ce moment-là, eh bien, il y a eu un basculement. Un bouleversement très important dans notre structure sociale. Mon père s'est dit que finalement, la règle du jeu n'était plus entre nos mains et qu'il fallait que nous apprenions quelle était la règle du jeu de l'occupant. Puisque



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Pierre Rabhi

c'est lui qui détenait en quelque sorte le futur. C'est comme ça que j'ai été confié à un couple de Français venus travailler là-bas. Une institutrice et un ingénieur, sans enfant, et donc j'ai été aussi éduqué à la française assez tôt tout, en restant quand même dans la tradition, ce qui était l'exigence de mon père. Il exigeait que je continue à être un musulman. Voilà, c'est comme ça que les choses ont commencé. Je passais de l'école coranique, à l'école française et puis pratiquement d'une société traditionnelle encore, qui n'avait pas encore beaucoup changé, à la modernité.

JÉRÔME COLIN : Vous dites, quand votre papa a commencé à travailler dans la houille, pour ces Français, vous dites : *« ça a été un traumatisme incroyable parce que j'ai vu mon père entrer en servitude »*.

PIERRE RABHI : Absolument. C'est-à-dire que, d'un homme libre, qui travaillait dans son atelier tous les jours, il était devenu même horloger à un certain moment, d'un homme qui était libre à quelqu'un qui rentrait dans cette utilisation du temps, rentrer dans un temps de la montre, de l'horloge, du temps qu'il ne faut pas perdre, qu'il faut surtout gagner. A partir de ce moment-là on lui a donné un salaire et puis il est devenu... effectivement j'ai eu l'impression qu'il rentrait en servitude. Ça m'a traumatisé.

JÉRÔME COLIN : Comment ?

PIERRE RABHI : J'avais subi une sorte de traumatisme.

JÉRÔME COLIN : Vous avez compris, déjà gamin, qu'il y avait quelque chose d'anormal dans le travail tel que le colonisateur l'entendait ?

PIERRE RABHI : Evidemment je ne pouvais pas à cet âge-là...

JÉRÔME COLIN : Formuler.

PIERRE RABHI : Formuler, ni argumenter. J'étais plus dans le ressenti que dans ce qui pouvait être l'explication des choses. Je ne l'expliquais pas. Mais j'ai quand même intégré quelque chose qui est de l'ordre, effectivement, vous le rappelez très justement, de la servitude. Qui m'a probablement ensemencé dès ce moment-là et qui m'a peut-être préparé à prendre les décisions que j'ai prises après, adulte, selon ma volonté propre, et donc à refuser des années plus tard d'entrer dans le système tel qu'il a été organisé, où j'ai eu le sentiment effectivement que ce qu'on me demandait dans l'entreprise de la région parisienne où je me trouvais, c'était de troquer mon existence contre un salaire.

JÉRÔME COLIN : Et en même temps vous savez, c'est mon cas, c'est le cas du... en tout cas je peux parler pour l'Occident que je connais mieux, de la majorité des gens...

PIERRE RABHI : Oui.

JÉRÔME COLIN : Vous pensez que troquer notre existence contre un salaire, c'est une erreur grave ?

PIERRE RABHI : Absolument. Pour moi. Maintenant chacun... je ne prétends pas... enfin moi, mon ressenti, je dois être honnête, c'est mon ressenti. Je pense vraiment que la modernité a créé le salariat, mais le salariat qui accompagne le mot très juste que vous avez dit tout à l'heure, la servitude. C'est-à-dire qu'on a l'impression que vivre, c'est mériter un salaire, et mériter un salaire c'est se plier, se subordonner à une règle de société moderne qui fonctionne beaucoup sur la productivité et donc la notion de progrès.

Cette notion de progrès qui se révèle de plus en plus comme étant un mythe. Parce que je ne vois pas en quoi, bien sûr on ne peut pas dire qu'il n'y a pas eu de progrès techniques, ça serait injuste de dire qu'il n'y a pas eu de progrès techniques, que la médecine n'a pas fait certains progrès, notamment en chirurgie, mais par contre il y a eu des progrès négatifs, extrêmement négatifs. Et en particulier celui qui me tient à cœur : c'est l'agriculture.

L'agriculture est devenue une pratique qui a énormément recours à des substances de synthèses toxiques, aussi bien les engrais dans le sol que les pesticides. On ne peut pas dire que ce soit un progrès, même s'il y a une énorme régulation.

A mon avis, il y a les deux. Les deux éléments, les deux facteurs et il s'agit maintenant de faire la distinction entre ce qui contribue vraiment à un progrès, et ce qui contribue à une régression. Nous sommes vraiment dans une partie



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Pierre Rabhi

régressive, on voit le sort et la condition qu'on a faite à la nature, on ne peut quand même pas imaginer que c'est un progrès ! C'est une régression.



A quoi ça sert d'être dans la prospérité et de consommer des anxiolytiques pour avoir l'air d'être heureux ?

JÉRÔME COLIN : Si je reviens un peu en arrière, la question m'intéresse moi, si le salariat contre lequel on échange notre existence, comme vous le dites, on le sait un peu toxique pour nous, pourquoi nous l'acceptons pratiquement tous ?

PIERRE RABHI : Ben écoutez, je ne sais pas. Les choses sont organisées de telle façon que c'est devenu une norme. Et je dirais même pour aller un peu plus loin, mais sans choquer personne j'espère, que le système s'est organisé sur ces critères-là. Et je dirais, que ce qui fait que, l'éducation même des enfants est une éducation qui est à revoir, en terme d'épanouissement de la personne. C'est qu'on a l'impression, que les établissements scolaires sont des sortes de manufactures dans lesquelles on prépare l'enfant à être un adulte adapté au système.

JÉRÔME COLIN : Terrible.

PIERRE RABHI : Voilà. Donc malheur à tout ce qui n'a pas trait à ce qui sert le modèle, est considéré comme subsidiaire, voir sans utilité. C'est pour ça que nous arrivons aujourd'hui à une situation, dans laquelle, effectivement, on a résolu, par exemple, le problème, pas pour tout le monde loin de là et hélas, de la précarité. Mais ce qu'on ne voit pas du tout, c'est ce que coûte réellement cette précarité. A tel point qu'aujourd'hui, nous arrivons à une situation dans laquelle le système ne peut plus absorber, il ne peut que régurgiter. Quand il a triomphé, quand il était triomphant, ce qu'on occulte, c'est qu'il a été triomphant parce que le système a eu recours aux ressources de toute la planète. Par voies de colonisations ! Et on est allé chercher les ressources pour doper le modèle. Le modèle donc s'est structuré, il est devenu triomphant, il est devenu spectaculaire ... sauf qu'on n'a pas mis en évidence que sans les ressources du Tiers-Monde, le pétrole pas cher, surtout ces années -là, la main d'œuvre aussi, toute cette paysannerie qui est venue etc... si tous ces éléments n'avaient pas été réunis, il n'y aurait pas eu



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Pierre Rabhi

de miracle du système. Et ce qui est tragique aujourd'hui, c'est que ce qu'on appelle les pays émergents, les pays tiers, estiment que ce modèle est réussi et veulent l'imiter.

JÉRÔME COLIN : Ils y foncent tête baissée.

PIERRE RABHI : Ils y foncent tête baissée... en oubliant complètement que si chaque Chinois, chaque Pakistanais, chaque Indien etc. habitant de cette planète voulait vivre comme nous, qui sommes des gaspilleurs, en même temps, des gaspilleurs invétérés, eh bien la planète ne pourrait pas suffire. On est déjà dans des alertes, concernant les capacités de la planète à assumer notre modèle de société par les prélèvements qui sont gigantesques. On sait très bien que les poissons, c'est en train de diminuer, que les ressources vitales vivantes sont actuellement en voie de grand épuisement, par les prélèvements extravagants, par des prélèvements qui outrepassent nos besoins. Il paraît que les pays dits prospères et dits en avance, produisent environ 30 à 40 % de déchets de choses inutiles. De choses qui n'ont pas trait à la vie, qui ne sont pas d'une nécessité absolue à la vie. Et donc, du coup, si on met à la fois ce qui est indispensable, ce qui n'est pas résolu, même dans les pays riches, il y a de la misère, et si je vais chercher les pays du Tiers-Monde à ce moment-là, eh bien il y a des enfants qui meurent de faim. Il paraît que toutes les 7 secondes un enfant meurt de faim. Donc ce qui veut dire que notre modèle de société, par l'outrance qu'il a intégrée dans l'insatiabilité de l'être humain, donc à rendre un être humain insatiable, c'est-à-dire chaque fois qu'est-ce que nous dit la publicité ? Vous n'avez pas assez. Il faut toujours avoir...

JÉRÔME COLIN : Un désir de plus.

PIERRE RABHI : C'est-à-dire, maintenir l'être humain dans une frustration permanente. Et c'est cette frustration permanente, qui finalement l'amène à toujours désirer, mais quand on est toujours dans le désir, évidemment, on repousse la satisfaction. C'est presque une règle mathématique. Si on veut être satisfait, il faut qu'à un moment il y ait un seuil. Mais s'il n'y a jamais de seuil, je ne suis jamais satisfait, et n'étant jamais satisfait, eh bien je suis toujours dans la frustration et la frustration devient dynamique du système lui-même. Puisque le système, ce qu'il demande, c'est d'être toujours plus dépendant. Le produit national brut doit toujours augmenter, etc. et on est dans ce caractère exponentiel comme principe fondamental de l'existence du monde entier. Donc ce qui veut dire qu'on se condamne à manquer de joie, c'est le cas, la joie personne ne peut l'acheter hein.

JÉRÔME COLIN : Eh non.

PIERRE RABHI : Ça vous satisfait mes réponses ?

JÉRÔME COLIN : Mais écoutez... Bien sûr.

PIERRE RABHI : Parce qu'évidemment, on a un mode de penser qui est un peu déjanté par rapport au mode de penser général.

JÉRÔME COLIN : Vous croyez que votre mode de penser est à ce point différent du reste du monde ?

PIERRE RABHI : Ben disons, ce mode de penser qui vous dit...

JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce que c'est beau !

PIERRE RABHI : C'est magnifique. Le mode de penser qui vous dit que c'est dans la simplicité que se trouve la joie. Ce n'est pas si répandu que ça. Enfin peut-être qu'il l'est, je n'en sais rien. Il se trouve que j'ai commis un ouvrage que j'ai intitulé « Vers la sobriété heureuse », mais ce que je dis, évidemment, je ne me permettrais pas de dire ce que je dis, si nous ne l'avions pas appliqué à notre propre existence dans le retour à la terre. Ça nous permettra de rester dans des théories générales, ce dont je parle, c'est ce que j'ai fait, que nous avons fait avec mon épouse, ma famille, nous l'avons fait ! C'est peut-être ça qui permet finalement d'avoir une crédibilité. Pierre Rabhi, il dit ce qu'il fait, il fait ce qu'il dit ! Je ne suis pas, disons, dans la catégorie des penseurs qui sont dans théorisation du système, mais au contraire dans la mise à l'épreuve de ce que j'avance. Et à mes risques et périls, bien entendu. Les risques que je peux faire encourir à ma propre famille. Donc aujourd'hui, je pense que si je ne l'avais pas fait, je me tairais, parce que ça ne servirait à rien de continuer à faire des hypothèses sur ce qui pourrait être si on n'a pas mis à l'épreuve des réponses. Alors bien sûr on peut parler métaphysique mais quand on parle réalisme social, c'est aller



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Pierre Rabhi

dans le réalisme social. On ne peut pas se contenter de dire : il faudrait faire ci ou il faudrait faire ça ! C'est quand même important de tester la proposition, la mettre à l'épreuve des faits, et à partir du moment où la réponse est positive, on peut à ce moment-là, la promouvoir...



Je pense que le bien suprême c'est la joie.

JÉRÔME COLIN : Parce que « Vers la sobriété heureuse », qui est le livre le plus célèbre que vous ayez écrit, qui devait se vendre à mon avis selon votre éditeur à 4.600 exemplaires, il s'est vendu à... je ne sais pas...

PIERRE RABHI : Pas loin de 300.000.

JÉRÔME COLIN : 300.000 exemplaires, c'est un énorme best-seller ! Donc ça veut dire que ce titre, « Vers la sobriété heureuse », a attiré la lecture de 300.000 personnes, plus... un livre est toujours lu par plusieurs personnes, donc ça fait un nombre incalculable de personnes qui étaient attirées par cette idée que vous aviez mise en pratique, mais ce livre vous l'avez écrit 50 ans après être arrivé ici.

PIERRE RABHI : Oui. C'est-à-dire que c'est ce qui m'a été suggéré, en quelque sorte, par cette longue expérience de ce retour à la terre, de ce nouveau mode d'existence. C'est-à-dire que j'ai tiré de ce mode d'existence, une sorte de principe, une sorte de credo. Un credo qui est fondé non pas sur : ça pourrait être comme ça, mais sur ça peut-être... Non seulement ça peut, mais ça devrait être autre. A quoi ça sert d'être dans la prospérité et de consommer des anxiolytiques pour avoir l'air d'être heureux ? On est un peu dépassé par l'aspect matérialiste des choses. C'est comme si on avait évacué la dimension esprit, la dimension beauté. C'est un peu ce qui me laisse sur ma faim par rapport, par exemple, à l'écologie politique. C'est qu'en fait, je crois que l'écologie devrait s'appuyer sur le fait qu'on n'a pas besoin seulement de la nature, parce que c'est la vie bien sûr biologique, mais c'est aussi le lieu de la beauté, c'est le lieu de l'émerveillement, de l'enchantement et que nous avons besoin, nous, en tant qu'êtres humains de nous enchanter.



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Pierre Rabhi

La nature nous enchante, elle ne fait pas qu'entrer dans les régulations biologiques ou les critères écologiques, mais au-delà des critères écologiques elle représente un principe qui est le principe enchanteur de l'être humain.

JÉRÔME COLIN : Que l'on comprend quand on regarde le paysage de l'Ardèche.

PIERRE RABHI : Quand on voit ce paysage-là, bien sûr il y a des arbres etc... mais ce qu'il y a de fantastique, c'est ce que nous ressentons en regardant ce paysage qui est en fait, comme un baume au cœur. Quelque chose qui nourrit profondément notre subjectivité et notre émotion.

JÉRÔME COLIN : En même temps, quand vous dites que ça ne sert à rien effectivement de consommer maladivement, et puis de devoir ingérer des anxiolytiques pour être un peu moins malheureux, mais en même temps, est-ce que la sobriété, voir même une certaine pauvreté, promet le bonheur ? Non.

PIERRE RABHI : De toute façon le bonheur, c'est une affaire de...

Vous savez, la vie est tellement compliquée, que le bonheur intégral, ce n'est pas forcément acquis, ni conquis. Il se trouve que c'est quelque chose qui a une nature très particulière. J'ai rencontré des gens qui n'ont trois fois rien, et qui sont dans un bonheur permanent. J'ai vu ça en Afrique, j'ai vu ça un peu partout. Des gens qui auraient tout lieu d'être malheureux, de s'inquiéter du lendemain, etc. et qui prennent chaque instant comme un miracle, et font de cet instant, un temps joyeux. Et puis il y a tous ceux qui ont largement ce qu'il faut, même au-delà de la nécessité mais qui effectivement n'arrivent pas avec... Les moyens matériels offrent du plaisir. Vous pouvez vous acheter un yacht, vous pouvez vous acheter... un avion privé, vous pouvez vous acheter beaucoup de choses qui sont de l'ordre de la matière, qui sont de l'ordre du plaisir, mais le bonheur est d'une nature complètement différente. C'est-à-dire que le bonheur, la joie, est d'une nature tellement transcendante et non reliée disons aux circonstances de la vie ordinaire, qu'elle est l'élément le plus précieux que puisse ressentir l'être humain.

JÉRÔME COLIN : Et vous, vous l'avez massivement côtoyée ? La joie. Vous êtes parvenu à ça ?

PIERRE RABHI : Ce n'est pas côtoyer, c'est peut-être l'intégrer en soi, et l'accueillir. Parce que je pense que la joie fait partie de ces valeurs qui sont intemporelles, elles sont intemporelles. Elles n'existent que parce qu'il y a un cœur, un esprit qui peut les éprouver, les mettre en évidence. Sans ce cœur, cet esprit, ça ne se met pas en évidence. Ça se met en évidence parce que mon cœur, mes pensées réagissent à la beauté, réagissent aux valeurs humaines. S'il n'y avait pas ça, ce serait une chose inexistante. Ça existe parce que nous existons.

JÉRÔME COLIN : Mais est-ce que vous avez été un homme joyeux ?

PIERRE RABHI : Non pas tout le temps. Je suis un homme qui a subi des épreuves. Ces épreuves, j'ai essayé de décrire ça dans mes bouquins. Mon chemin d'initiation n'a pas été fait que de bonheur, loin de là ! Il y a eu beaucoup de blessures, ne serait-ce que la perte de ma mère, et puis les blessures se sont succédées les unes derrière les autres, dans un itinéraire singulier, qui n'est pas l'itinéraire ordinaire. Donc il y a des blessures, il y a de la souffrance, il y a des larmes, il y a tout ça, mais en même temps avec la conscience très profonde que le bonheur nous attend, qu'il y a quelque chose qui est là, et qui est transcendant. C'est pour ça que la joie, par exemple, c'est quelque chose de... je pense que le bien suprême c'est la joie. A mon avis.

PIERRE RABHI : Ce bien suprême, aucun milliardaire ne peut se le payer. Aucun. Il peut être à la portée de gens simples, qui sont dans la joie. Et d'autres qui pourraient être dans la joie, parce qu'ils ont tout, mais ils ne le sont pas. Alors ça, c'est l'un des mystères de la vie si vous voulez, mais qui met bien en évidence la différence entre le plaisir et la joie. La joie est exceptionnellement jubilatoire, si je puis dire, et tout le monde la recherche, consciemment ou inconsciemment, mais elle n'est pas accessible comme ça.

JÉRÔME COLIN : Mais qu'est-ce qui vous a persuadé un jour, vous, Pierre ? Quel a été le vrai déclic pour dire : « cette joie, ce bonheur que je recherche comme tout être humain, je vais le trouver ici en Ardèche, avec ma famille, dans la sobriété ? »



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Pierre Rabhi

PIERRE RABHI : Ce sont des choses, si vous voulez, surtout à l'époque où j'en étais, j'en étais encore aux questions très basiques et élémentaires. Ce que j'entends par là : est-ce que je veux vivre en ville et passer toute ma vie et travailler en ville dans un confinement urbain ? Non. D'accord, quoi faire ? Eh bien, peut-être que la nature qui est l'espace vaste qui offre toutes possibilités, va me permettre d'accéder à ce à quoi je voudrais accéder avec ma famille. Donc ça, c'est les premières questions. Mais la joie en fait relève de... bien sûr, ça a été le bonheur de dire à un certain moment, voilà ça y est, on est arrivé, on vit dans notre ferme ! Elle produit, elle produit du fromage, on cultive bio, on fait toutes ces choses-là, donc c'est très bien. On a des enfants qui se portent bien, on a en quelque sorte tous les éléments qui sont facteurs de satisfaction. Mais en même temps que facteurs de satisfaction, comme toute vie, il y a un parallèle qui n'est pas forcément lui jubilatoire. Et avec ça, on fait le tout et finalement...



On peut manger bio, recycler son eau, se chauffer à l'énergie solaire et exploiter son prochain.

JÉRÔME COLIN : C'était quoi ce parallèle non jubilatoire ?

PIERRE RABHI : C'est-à-dire, toutes les tracasseries qu'amène la vie. Les problèmes de relation, même de couple, dans tous les domaines. Il y a des frictions, il y a des choses qui sont moins douces que le reste, et qui sont dues aux ajustements des êtres humains entre eux, ou simplement à notre nature humaine très difficile et qui fait que nous sommes producteurs aussi de beaucoup de malheurs. Nous fabriquons du malheur, comme si on était mandaté pour le faire. Et ensuite, nous fabriquons du malheur, pourquoi nous fabriquons du malheur ? Peut-être... ben il y a toutes les histoires de jalousie, les histoires de clans opposés les uns aux autres, les religions qui ne s'entendent pas, d'idéologies qui ne concordent pas, etc... et tous ces éléments-là, créent ce qu'on appelle une sorte de divisions... de divisions, qui créent par cette fragmentation, créent la non-harmonie et s'oppose à l'harmonie. Que ce soit en nous, ça commence probablement en nous. Est-ce que nous-mêmes, nous sommes cohérents avec nous-mêmes ? Est-ce que nous sommes dans l'unité, nous-mêmes avec nous-mêmes ? Ce n'est pas sûr ! Comment y parvenir ? Je n'en sais rien. Nous avons quand même une connaissance, qui est une connaissance qui est très difficile à assumer pour l'humain, c'est qu'il est conscient de ses limites et de sa fidélité.



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Pierre Rabhi

JÉRÔME COLIN : Eh oui. La mort.

PIERRE RABHI : La mort. La mort fait peur. On cherche à se prémunir de cette échéance, mais malheureusement elle est implacable, on n'y arrive pas. Après, chacun essaie de trouver la sécurité où il peut. Y compris dans le monde métaphysique. Où je vais mourir mais je vais ressusciter, mais je vais me réincarner, mais je vais ceci et je vais cela, mais je n'ai absolument aucune certitude là-dessus, peut-être que oui, peut-être que non. Je n'en sais strictement rien. Et puis sur le plan terrestre, eh bien, je vais m'enrichir, je vais accumuler, je vais... je vais dominer. En dominant, je suis sûr de ne pas être dominé. Et n'étant pas dominé, je mets beaucoup de chance de mon côté de m'éviter les souffrances du dominant. Toute l'histoire est comme ça. Il y a d'un côté les opprimés qui se révoltent, il y a les oppresseurs... l'opprimé se révolte contre les oppresseurs et si vous cherchez bien chez les opprimés vous trouvez encore d'autres oppresseurs.

JÉRÔME COLIN : Bien sûr.

PIERRE RABHI : Et celui qui n'a personne à opprimer opprime sa femme, son chien. Mais comment résoudre le problème de l'oppression ? C'est là que se pose le vrai problème. Et ça, ça nous ramène à nous-même. Forcément. Et c'est pour ça, que si nous ne changeons pas profondément, je ne vois pas pourquoi la société va changer. Et la société est amenée à stimuler énormément l'antagonisme et la dualité. Comme je disais tout à l'heure, depuis la scolarisation des enfants, on rentre dans l'antagonisme. Ce qui veut dire, je dis souvent un peu aux gens, on peut manger bio, recycler son eau, se chauffer à l'énergie solaire et exploiter son prochain. Ce n'est pas incompatible. Il ne faut pas croire que parce qu'on va faire des alternatives, ces alternatives vont changer la société. Ce qui changera la société c'est vraiment quand l'être humain... qu'on prend l'être humain comme le facteur décisif de l'évolution de la société. C'est lui qui décide ! Si lui ne se modifie pas, la société ne va pas se modifier. Nous avons un devoir en quelque sorte, si nous voulons que la société se modifie, eh bien de nous prendre comme premier chantier, nous-même, et d'engager notre propre changement pour que la société change. La bienveillance... Moi je reste tout à fait fidèle au message de ce monsieur qu'on appelait Jésus Christ, qui n'a affirmé, asséné, de façon redondante, et la plus forte possible que l'amour. Aimez même vos ennemis.

JÉRÔME COLIN : Aimez-vous les uns les autres. Même vos ennemis.

PIERRE RABHI : Même vos ennemis. Donc là, c'est l'affirmation qui me paraît la plus rationnelle qui soit. Mais qu'on a mise plutôt dans la catégorie, plutôt des aspirations, un petit peu métaphysiques.

JÉRÔME COLIN : Alors que c'est terriblement rationnel, et que c'est l'équation qui pourrait faire marcher le monde.

PIERRE RABHI : Absolument. C'est une réalité telle, qu'on la mise dans le monde du sentiment, mais pas dans le monde de la rationalité objective. C'est que, si j'ai une relation de bienveillance, je crée quelque chose avec cette bienveillance. Je crée quoi ? Je crée de l'amour, je crée de l'entente, je crée du rapprochement, je crée de la fraternité. Je crée avec cette chose qu'on a classée comme étant dans l'irrationnel, et simplement dans l'émotionnel et sentimentalité, alors qu'en fait, c'est un critère que l'on peut parfaitement aborder par la voie objective. Et même presque disons, enfin rationnel vraiment, et on l'aborde plutôt par la voie plus émotionnelo-sentimentalo etc... Ce n'est pas du tout ça. C'est ce que l'être humain peut dégager comme énergie créatrice.

Nous avons considéré que la femme était l'élément finalement subsidiaire, et non pas l'élément fondamental.

JÉRÔME COLIN : Je suis très intéressé par ce que vous dites quand vous dites : aimez-vous les uns les autres, c'est l'équation parfaite qui aurait fait fonctionner le monde. Mais dès l'école, l'antagonisme naît. On va mettre des enfants en compétition, l'un contre l'autre, et on va leur inculquer, plutôt que de leur donner la passion d'apprendre, vous, vous êtes relativement remonté contre l'école aujourd'hui.

PIERRE RABHI : Je pense qu'il y a une problématique extrêmement grave mais qui a été complètement ou occultée ou banalisée, c'est la subordination universelle de la femme. Et donc du féminin. C'est-à-dire de cette dimension



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Pierre Rabhi

que chaque être humain devrait comprendre, qu'elle est en nous. Chaque femme devrait comprendre qu'elle a du masculin, chaque homme devrait comprendre qu'il a du féminin. Et nous avons, en fait, par voie mentale ou par voie de choix de société, considéré que la femme était l'élément finalement subsidiaire, et non pas l'élément fondamental. Et de ce fait, nous sommes dans une société qui est bancal, parce que pour que les femmes aient droit à la parole, il a fallu qu'elles se révoltent, qu'elles fassent des manifestations, ... Malheureusement, quelques fois, elles vont tellement loin qu'elles se masculinisent trop. A ce moment-là, ce n'est pas du tout équilibré non plus. Mais ce besoin d'un féminin vraiment participant au cours de l'histoire, et à l'organisation de l'histoire, a énormément manqué. Ça, c'est une chose qu'il faut corriger, non pas par condescendance. C'est simplement reconnaître qu'en chacun de nous, tant qu'on n'est pas cloné, c'est que ces deux énergies, femme et homme, c'est ça qui fait que nous sommes. Mais malheureusement avec... j'accuse beaucoup toutes les traditions qui sont des traditions belliqueuses, les traditions belliqueuses qui amènent finalement... un homme c'est celui qui se bat bien, qu'on décore quand il a bien tué. Et donc ce côté belliqueux de l'être humain aurait peut-être été atténué par un féminin, parce que le féminin évidemment il est... moi j'ai vu ça en Afrique, je pense que dans des zones du Sahel où j'ai travaillé, si les femmes faisaient grève, c'est l'effondrement total, parce que ce sont elles qui maintiennent la société debout. Mais elles la maintiennent dans les coulisses, c'est-à-dire sans reconnaissance. C'est monsieur qui se pavane, et il oublie que sa femme dès le matin, très tôt, elle est levée, elle va allaiter l'enfant si elle en a, elle va aller collecter le bois pour faire un feu, faire cuire le peu qu'il y a à faire cuire, et puis toute la journée, elle va bosser pour maintenir... et puis monsieur eh bien, il va pavaner. J'ai vu ça au Sahel, c'est comme ça que ça se passe. Donc, c'est pour ça que cette reconnaissance du féminin, notre histoire actuelle en a vraiment urgemment besoin. La deuxième chose concerne ce qu'on disait, l'éducation des enfants. Alors l'éducation des enfants, vous savez que le monde est fait d'une multitude de cultures, et chaque culture a déterminé quel mode d'éducation elle veut avoir pour entretenir et perpétuer en quelque sorte le clan et les valeurs du clan, de la tribu... Alors quand on entre en anthropologie, c'est une jungle illimitée. Il y a tous les cas de figure dans l'humanité, sa façon de percevoir la vie, d'organiser la vie, d'organiser la société, d'organiser le pouvoir etc... Et toujours l'éducation a consisté à transmettre à l'enfant les savoirs et les savoir-faire qui lui seront nécessaires pour qu'il reste dans le clan, et qu'il ait les valeurs du clan. Et quand on est passé à la modernité, on est passé à une autre échelle. C'est-à-dire ce n'est plus à l'échelle du clan mais c'est à l'échelle d'un système. Et dans ce système, eh bien on a établi les critères d'excellence. Les critères d'excellence sur la base d'un enfant qui, suite à son cursus scolaire, va être le mieux préparé à servir le modèle de société, et peu importe ce qu'il ressent, ça on n'en a rien à fiche de ce qu'il ressent, ses sentiments, c'est-à-dire que ce qu'on lui demande, c'est de donner, de mettre son cerveau au service du système. Et peu importe ses émotions...

JÉRÔME COLIN : C'est gravissime hein.

PIERRE RABHI : C'est extrêmement grave. Pour moi c'est extrêmement grave parce que c'est là que débute véritablement ce qu'on appelle l'aliénation définitive de l'être humain. Ensuite on rentre dans un système qui ne vous permet pas... en fait qui vous demande de troquer votre existence contre un salaire. Et donc évidemment avec la hiérarchie des salaires, selon les compétences que vous avez à mettre au service du système. Donc il y a une hiérarchie, il y a les supérieurs, les inférieurs, etc... Et du coup vous êtes dans un système sélectif, non pas en fonction de l'excellence de l'individu, mais en fonction de ses capacités à servir le modèle.





Vous êtes dans un système sélectif, non pas en fonction de l'excellence de l'individu, mais en fonction de ses capacités à servir le modèle.

JÉRÔME COLIN : C'est atroce, parce que moi, j'ai le cas par exemple avec un de mes enfants, qui est un peu plus turbulent que la moyenne, mais lui, il est renvoyé. C'est-à-dire qu'il est exclu parce qu'il n'est pas dans le rang.

PIERRE RABHI : Il n'est pas discipliné.

JÉRÔME COLIN : Vous en pensez quoi de cette société qui décide quand même d'exclure des enfants ?

PIERRE RABHI : Ben si vous voulez, on n'en est pas à une cruauté près. C'est-à-dire au lieu de... l'enfant qui proteste comme ça, j'en étais un moi aussi, c'est dire bon : qu'est-ce qu'il veut exprimer à travers sa protestation ?

JÉRÔME COLIN : Ça, on ne cherche pas à savoir hein.

PIERRE RABHI : Non. Il est indiscipliné. Pourquoi ? Parce qu'il y a comme un serveur militaire d'organisation sociale. C'est-à-dire l'obéissance, la discipline, et en dehors de ça, ben évidemment, s'il n'y a pas obéissance et discipline, il y a transgression. Mais cette transgression au lieu de... il y a des gens qui le font, grâce à Dieu, qui essaient de comprendre ce qu'il y a derrière la protestation de l'enfant qui ne veut pas travailler, qui ne veut pas ceci, qui ne veut pas cela, et qui essaient de décrypter, faire un diagnostic en quelque sorte pour essayer de mettre en évidence ce qui ne va pas. Voilà. Heureusement. Mais d'une façon générale, on ne peut pas dire que c'est comme ça qu'on procède. Vous êtes conforme, ou non conforme, c'est tout. Si vous êtes conforme, tant mieux, si vous n'êtes pas conforme, eh bien tant pis. Et la sanction arrive, et la sanction arrive jusqu'à l'exclusion parce que finalement, par une espèce de faiblesse, on ne sait pas quoi faire d'autre. On ne sait pas quoi faire, donc à partir du moment où vous ne vous disciplinez pas, on ne sait pas dans quelle case vous mettre et que faire pour essayer de vous inclure. On préfère exclure parce qu'inclure devient difficile.

JÉRÔME COLIN : Moi ça me révolte pas mal après parce que ça me touche aussi de près, mais...

Vous, vous avez été « vilain petit canard » tout de suite ? L'école... Vous avez été à contre-courant toute votre vie ?



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Pierre Rabhi

PIERRE RABHI : C'est-à-dire que par ma nature, ... ma nature s'est révoltée de la façon suivante : vous êtes à l'école, on vous dit : voilà, il y a ce qu'on appelait les problèmes à solutionner, les problèmes, disons mathématiques etc. Et on vous dit : voilà, on va poser un problème. Il y a une ménagère qui va au marché pour acheter des œufs. Compte tenu que, elle en veut une douzaine et un œuf vaut autant, quand elle aura pris sa douzaine d'œufs combien devra-t-elle payer ? D'un côté on dit ; il n'y a qu'une multiplication à faire. C'est tout, ce n'est pas plus que ça. De l'autre côté, quelqu'un comme moi, il part en poétique. C'est-à-dire que je vois la ménagère avec sa robe à fleurs, avec l'ambiance du marché, les odeurs du marché, et je pars en poétique. Donc je n'étais pas adapté à la rationalité absolue qui est d'ordre cartésien absolu. Ce n'est quand même pas compliqué de faire la multiplication. Donc ma nature même étant plutôt dans une propension à la poétique, n'est pas adaptée à la rationalité. Et c'est pour ça que même l'écologie politique a quelque part de l'écologie et de la nature mais exclut la beauté, exclut le mystère. Pourquoi l'écologie politique ne fonctionne pas ?

L'enfermement comme mode d'existence.

JÉRÔME COLIN : Bien sûr.

PIERRE RABHI : Nous dépendons tous de la même source de vie, de la même source de survie. Donc, qui que l'on soit, la préoccupation écologique devrait être l'élément premier, d'ailleurs qu'on enseignerait dès l'école. Et donc, de ce fait, en ayant exclu la partie poétique, on aboutit à rationaliser l'approche de la nature, alors que l'approche de la nature, c'est quelque chose qui nous alimente, qui nous nourrit, qui nourrit notre intériorité. Je raconte ça, une anecdote : un jour, il y a un ami qui est venu m'aider à couper du bois, et je suis allé couper du bois chez lui. J'ai un peu de bois, une petite forêt, pour se chauffer l'hiver. Donc je vais aider cet ami, il vient m'aider. Et puis, on travaille toute la journée, à l'époque il n'y avait pas de tronçonneuse, pas de choses comme ça, avec simplement des scies, des grandes scies. On se met de part et d'autre, tout à fait artisanal, et puis la journée s'achève sur un magnifique couché de soleil. Magnifique ! Avec ce soleil rouge qui descend à l'horizon, et il se trouve que sur ce panorama déjà magnifique, c'était l'hiver, se découpe en dentelle, comme une magnifique dentelle, la silhouette d'un arbre effeuillé avec ses ramifications, et ça faisait quelque chose d'absolument splendide. J'étais en extase devant ce tableau, et je dis à mon ami : regarde, comme ça, tranquillement, regarde en faisant le moins de bruit possible, en disant regarde. Et lui sa réaction, c'est qu'il me dit : il y a au moins 10 stères ! Moi je désignais la beauté, lui, il voyait des stères. Donc, c'était un quiproquo. De même, quand on dit que la modernité est libératrice, et que je vois l'itinéraire d'un être humain dans la modernité, moi je vois plutôt quelque chose de carcéral. Parce que de la maternité à l'université, on est enfermé. On appelle ça le bahut, en France en tout cas, le bahut. Ensuite tout le monde travaille dans des boîtes, des grandes, des petites boîtes, même pour s'amuser, on va en boîte, on y va comment ? Ben dans sa caisse ! Et puis, on a la boîte à vieux, en attendant la dernière boîte que je vous laisse deviner. C'est-à-dire en fait, la promesse libératrice de la modernité est carcérale.

JÉRÔME COLIN : C'est l'enfermement.

PIERRE RABHI : C'est l'enfermement. L'enfermement comme mode d'existence. C'est-à-dire être constamment dans la claustration. Et c'est ça ce qu'on appelle vivre ! Donc on a des villes maintenant qui sont entièrement hors sol, et c'est ces villes hors sol, qui sont maintenant de plus en plus avec des populations pour qui la nature est de plus en plus étrangère. Et ils oublient qu'ils sont la nature. Il y a une femme qui est venue il y a quelques jours faire une enquête sur l'eau, je lui dis, madame, vous êtes de l'eau, je suis de l'eau, vous n'êtes pas en train de faire une enquête sur quelque chose qui nous est étranger, puisque nous faisons une enquête sur nous-mêmes. Puisque je suis de l'eau et vous êtes de l'eau. Du coup cette scission qu'on a faite qui est artificielle et mentale a fait que nous disons la nature et en oubliant que nous sommes la nature. Et qu'en fait tout ce que nous faisons à la terre qui nous nourrit. Par exemple, quand on met des produits toxiques dans le sol, on les trouve dans notre corps. Voilà ! Et pour expliquer les choses, eh bien la nourriture elle-même étant devenue frelatée, en m'amusant je dis aux gens : toi



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Pierre Rabhi

avec la nourriture moderne, plutôt que de se souhaiter bon appétit, il faut se souhaiter bonne chance. Parce qu'en fait, on intègre dans sa propre physiologie ce qu'on a mis, ce qu'on a infligé à la terre qui nous nourrit. Et cette scission je ne sais pas à quoi elle est due, alors que les primitifs, les peuples premiers n'ont jamais, ne sont jamais rentrés dans cette scission, ils ont toujours considéré qu'ils étaient partie intégrante d'un tout et non pas...

JÉRÔME COLIN : Et les Indiens ont été le point culminant de ça d'ailleurs.

PIERRE RABHI : Ah pour moi les Indiens, c'est le point culminant, ce n'est pas pour rien que j'ai dans ma chambre le discours du Chef Indien Seattle.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

PIERRE RABHI : Ah oui.

JÉRÔME COLIN : Je le connais par cœur.

PIERRE RABHI : Ah bon ?

JÉRÔME COLIN : Non je ne le connais pas par cœur, je le connais bien. Il dit une phrase fantastique à un moment. Il dit, donc en fait il s'adresse à des gens qui veulent acheter sa terre...

PIERRE RABHI : Voilà.

JÉRÔME COLIN : A un moment il leur dit, vous voulez faire ça avec la terre, vous voulez faire ça, mais moi je suis la rivière, je suis l'aigle, je suis ça, et puis il les regarde et il leur dit mais moi je suis un homme Rouge, je ne comprends pas.

PIERRE RABHI : Voilà.

JÉRÔME COLIN : C'est dingue hein.

PIERRE RABHI : Voilà. Eh bien ça, je l'ai affiché parce que c'est le discours spirituel le plus élevé qui soit.

JÉRÔME COLIN : Vous pouvez l'expliquer, vous, alors aux gens, à nos auditeurs, vous pouvez expliquer ce discours du Chef Seattle ? Pourquoi il vous touche à ce point et pourquoi il est affiché chez vous ?

PIERRE RABHI : Parce que c'est l'évidence. C'est l'évidence. C'est qu'il a mis dans cette perception de la vie, il a mis de l'esprit. Et il a mis de la modestie. Il a mis de l'humilité. Une humilité flamboyante. Ce n'est pas l'humilité qui nous casse l'échine, et qu'on est là... non. C'est une humilité flamboyante. C'est-à-dire que c'est une humilité qui associe à la fois... elle est à la fois dans le réalisme et dans l'élégance, et dans l'intelligence. Parce que c'est l'intelligence à l'état pur.



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Pierre Rabhi

Je dis souvent, si des extra-terrestres nous observent, on ne peut pas conclure que nous sommes intelligents.

JÉRÔME COLIN : Ce qu'il dit en substance c'est quoi ?

PIERRE RABHI : Ben vous venez de le dire, c'est-à-dire qu'en fait moi, ça m'amène à dire finalement le genre humain sert à quoi ? Ben le genre humain je pense... j'essaie de personnaliser la terre et dire voilà, la terre elle s'est préparée des milliards d'années avant nous, avant qu'on arrive. On est là depuis 2 minutes, à peine, sur 24 heures, on prend le ratio de 24 heures, et j'essaie d'imaginer par la voie poétique de dire, voilà une terre qui se prépare, elle a une aventure personnelle, avec des convulsions, des volcans, des choses violentes, des choses comme ça mais néanmoins la vie, petit à petit, s'installe. La vie s'installe, la planète se dit eh bien voilà, ouf, maintenant c'est la vie, mais voilà, c'est tout. Mais à quoi ça sert tout ce que j'ai fait ? Elle se dit à quoi ça sert si personne n'est là pour admirer mon œuvre. Pour admirer ma beauté. Et je dis, elle prend le risque de l'être humain. Parce que l'être humain vient avec une conscience qui est susceptible de lui faire admirer l'œuvre de la terre. Elle aurait satisfaite, merveilleusement satisfaite, manque de pot c'est l'espèce qui vient, non seulement, elle ne prend pas en compte cette beauté extraordinaire, mais la détruit. Et il n'y a que par cette voie de personnalisation, la planète veut être admirée non pas par vanité, mais elle veut être admirée par son œuvre gigantesque et magnifique. Moi je n'exclus pas du tout le Divin en quelque sorte, en arrière-plan de tout ça. Et voilà qu'elle crée un être humain sensé prendre soin d'elle, être reconnaissant, l'aimer, et puis voilà qu'elle fait advenir un être qui la détruit... Et j'invite beaucoup les gens à lire l'œuvre de Osborne, « La planète au pillage », qui a été publié en 47 je crois, et qui a fait la rétrospective générale sur comment les êtres humains ont instauré finalement le pillage et la prédation, sur une planète qui n'offre que de la générosité. Ce livre a été salué par Huxley, par Einstein, par ce qu'on appelait les Grands Esprits de l'époque qui ont lu ce livre. Ils ont dit : c'est un livre essentiel. Et qu'a fait Osborne ? Il a fait la rétrospective sur comment l'évolution s'est faite. Au lieu de percevoir la planète comme une oasis magnifique, alors je reviens à mon registre à moi, c'est-à-dire qu'au lieu de percevoir la planète comme une oasis splendide, on l'a perçue comme une planète à piller. A piller, jusqu'au dernier poisson, jusqu'au dernier arbre, etc. ce qui est l'horreur des horreurs. Et en même temps, on y a installé évidemment, je dis souvent, si des extra-terrestres nous observent, on ne peut pas conclure que nous sommes intelligents. Comment pourraient-ils conclure que nous sommes intelligents ? Vraiment je ne vois pas. Je ne vois pas par quel bout ils prendraient la chose pour dire que nous sommes intelligents. Nous sommes complètement stupides parce qu'en fait nous avons confondu nos aptitudes technologiques, qui sont certes extraordinaires, le phénomène des ondes, tout ce qu'on voudra. On fait de la magie avec tout ça, littéralement de la magie, mais tout cela, est-ce que ça donne un système intelligent ? Non. Non, on fait de la magie, de la magie satanique, si je peux me permettre.

JÉRÔME COLIN : Mais qu'est-ce qui va faire qu'à un moment il y aura un déclic ? Que l'homme va réaliser et quand je dis homme, c'est 7 milliards de personnes. Pas juste Pierre Rabhi.

PIERRE RABHI : Je ne pense pas que du jour au lendemain les 7 milliards de personnes vont prendre tout à coup... parce qu'il y a aujourd'hui des transgressions évidemment planétaires, où nous sommes de façon très objective, alors là, je ne crois pas que ce soit une métaphore, où l'être humain est en train, par cette transgression, s'exclut en lui-même de la réalité. A force de transgresser contre les principes qui sont à la base de la vie, il est en train de s'éradiquer par transgression.

JÉRÔME COLIN : Donc vous quitterez le monde déçu vous, Pierre ?

PIERRE RABHI : Non même pas. Moi je pense que... dans la philosophie, évidemment j'ai fréquenté des philosophes, mais mon grand ami c'est Socrate. Pourquoi ? Parce qu'il dit tout ce que je sais. Ce que je ne sais pas, peut-être que la formule n'est pas exactement comme ça, mais ce que Socrate a dit, mais moi tout ce que je sais, donc il dit je sais, il ne dit pas j'ignore. Je sais, c'est que je ne sais pas. Ça tout le monde peut se l'appliquer. Je ne crois pas qu'il y ait un seul être humain sur cette planète qui puisse s'exclure de ce principe, selon lequel nous ne savons pas. On a des



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Pierre Rabhi

hypothèses en grande quantité, nous mourrons, nous renaîtrons, nous ressusciterons, ceci, cela, qu'est-ce qui nous confirme quoi que ce soit ? Rien.

Le silence dit infiniment plus que toute parole.

JÉRÔME COLIN : Non, mais vous savez quand même si vous quitterez déçu par l'être humain.

PIERRE RABHI : Non ce n'est pas une déception.

JÉRÔME COLIN : D'avoir fait partie de cette espèce-là.

PIERRE RABHI : Non, pas du tout, parce que je ne me considère pas comme en marge de cette espèce. Je considère que je suis un maillon, une cellule de cette espèce-là, et je suis solidaire avec cette espèce. Je ne suis pas en train de la rejeter. Je suis solidaire avec cette espèce-là, parce que j'aime la vie, que j'aime l'être humain, et que je reste dans le registre évangélique d'aimer. Ceci dit, en étant dans le registre d'aimer, je ne suis pas à l'église ni à quoi que ce soit. Je ne suis pas dans une religion. Je pense que je n'ai, enfin ce n'est pas vaniteux que de dire que, je n'ai pas besoin de...je n'ai jamais été plus religieux que depuis que je n'ai plus de religion. Je ne veux vexer personne, bien entendu, je serais ulcéré si qui que ce soit prenne mes propos comme étant des propos désobligeants. Simplement, je témoigne honnêtement de ce qui m'advient, à moi, voilà. Depuis que je suis sorti de ces schémas qui cherchent à expliquer, à convaincre à tout prix etc. je suis sorti de ces schémas-là, et quelque chose s'est élargi, parce que c'est le silence qui dit bien plus que la parole. Le silence dit infiniment plus que toute parole. Parce que toute parole est l'émanation d'un être humain, souvent inquiet. Nous savons très bien que nous, êtres humains, notre grand problème, c'est que nous savons que nous allons mourir, et ce n'est pas un scoop facile à porter, mais nous en sommes convaincus. Et qu'il n'y a aucune négociation possible avec la mort. Aucune.

JÉRÔME COLIN : Zéro.

PIERRE RABHI : Et tout le monde y passera, si je puis dire, donc c'est pour ça qu'il est très difficile à l'être humain de s'apaiser. Sauf, quand bien sûr, on nous dit, ben oui ce sont des phases. On passe par autre chose, peut-être, mais enfin moi, ce n'est quand même que des hypothèses. Je ne suis pas du tout dans une certitude quelconque. Si en mourant je disparaissais, je rentre complètement dans le néant... ce qui m'a composé va peut-être se disperser quelque part ou faire autre chose...

JÉRÔME COLIN : On ferait du bon humus.

PIERRE RABHI : Voilà, j'espère. A condition que je ne sois pas trop empoisonné. Mais ensuite, il y a cet esprit, cette réalité de type spirituel, qui est ma véritable identité parce que je... de plus en plus, mon implication si vous voulez sociale de l'écologie, de l'agro-écologie, de l'humanisme comme on dit, eh bien je rentre plus dans la sociologie des consciences que la sociologie des individus. En 2002, on m'a poussé à me présenter aux élections présidentielles et donc notre slogan c'était : « Appel à l'insurrection des consciences ». Ce n'était pas l'appel à l'insurrection de ceci, cela, la Gauche contre la Droite, ou quoi que ce soit. C'était les consciences, qu'elles soient interpellées pour participer à ce changement de société qui passe par reconnaître le féminin comme étant au cœur du changement, reconnaître la vie, reconnaître l'écologie, reconnaître l'éducation, ou la nécessité de changer l'éducation, c'est-à-dire toutes les valeurs que les politiciens ne citent jamais. Et on s'attendait à, comme en France le rituel des signatures...

JÉRÔME COLIN : Il vous faut 500 signatures, hein.

PIERRE RABHI : Il faut 500 signatures. On s'est dit nous, on sort, on n'est supporté par aucun parti, on sort un peu comme des boy-scouts, les signatures, ça ne va pas être évident. Et nous nous sommes dits, nous sommes allés à la quête des signatures, et en même temps, on s'est dit peut-être qu'il y aura 2 ou 3 maires de municipalités en état d'ébriété qui vont signer notre document. Eh bien on a frôlé les 200 signatures d'élus, sur des questions qui ne sont absolument pas reprises par la politique.

JÉRÔME COLIN : Qu'ils n'abordent jamais.

PIERRE RABHI : Donc ça nous a immédiatement...



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Pierre Rabhi



Toute activité humaine est forcément fondée sur une culture.

JÉRÔME COLIN : Et vous en fait vous avez 5 enfants, Pierre ?

PIERRE RABHI : Oui.

JÉRÔME COLIN : Et ils sont tous musiciens.

PIERRE RABHI : Oui.

JÉRÔME COLIN : Ils jouent tous d'un instrument.

PIERRE RABHI : Non. Il y a un de mes fils qui est 1^{er} prix du Conservatoire, en guitare classique.

JÉRÔME COLIN : Mais tout le monde joue un peu d'un instrument chez vos enfants.

PIERRE RABHI : Oui. La musique est omniprésente. Tout le monde.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi le mot culture, cultiver, et le mot culture, l'art, où est-ce qu'ils se tiennent ? C'est le même mot en français.

PIERRE RABHI : Oui, culture, mais à mon avis, il y a eu comme une sorte d'arbitraire, dans le sens où quand on dit culture, on ne retient que littérature, peinture, etc... tout ce qui relève de la culture culturelle, mais je pense que la culture et toute activité, toute activité disons humaine est forcément fondée sur une culture.

JÉRÔME COLIN : Eh oui.

PIERRE RABHI : Des connaissances fondées sur une culture. Et je ne sais pas pourquoi on a restreint la culture uniquement à des activités qu'on appelle artistiques. Ni pourquoi on a réduit l'artistique à ce qui est de l'ordre plutôt de l'excellente expression, considéré comme l'excellence, l'expression. Alors qu'en fait, l'art aussi est absolument partout. Quand on construit une belle maison, quand on fait de la bonne cuisine, tous les domaines des activités humaines relèvent de la culture.

JÉRÔME COLIN : Et dans la culture française, Pierre, il y a ceci. Ça, vous connaissez hein.

PIERRE RABHI : Ah oui. J'adore, j'ai toujours beaucoup aimé les... il est beau en plus ce livre.

JÉRÔME COLIN : Il est beau oui.

PIERRE RABHI : Ah oui. Magnifique.



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Pierre Rabhi

JÉRÔME COLIN : Les Fables de La Fontaine, c'est votre truc.

PIERRE RABHI : Entre autres, parce que je trouve que derrière, il y a de telles vérités dites... Lafontaine prenait souvent les animaux, mais c'était le clin d'œil...

JÉRÔME COLIN : C'était pour mieux taper le bâton sur les hommes, sans qu'on s'en rende trop compte.

PIERRE RABHI : Voilà. Exactement.

JÉRÔME COLIN : L'époque voulait ça.

PIERRE RABHI : Oui.

JÉRÔME COLIN : C'est laquelle qui vous plaît le plus dans les Fables de La Fontaine ?

PIERRE RABHI : Oh, je ne dois pas dire qu'il y en a une qui me plaît particulièrement. Je les aime toutes, elles sont plus ou moins dans une... je ne peux pas dire ce qui me plaît...

JÉRÔME COLIN : Moi j'aime bien « Le loup et le chien ».

PIERRE RABHI : Ah oui. Oh elles sont toutes... Dans toutes, il y a quelque chose de plaisant.

JÉRÔME COLIN : Je me suis laissé dire que vous en connaissiez quelques-unes par cœur.

PIERRE RABHI : Oui. Je perds beaucoup mais...c'est vrai. J'ai essayé de mémoriser et puis... d'une façon générale, quand je me les récite à moi-même, tranquillement, je suis plus serein.

JÉRÔME COLIN : Bien sûr.

PIERRE RABHI : Quand je les récite, c'est là que je trébuche. Souvent.

JÉRÔME COLIN : Vous en avez une là ? « Le loup et le chien » je savais que vous l'aimiez bien, ou peut-être une autre. Je ne sais pas, une que vous aimez bien. Je veux bien que vous me la lisiez, si ça ne vous dérange pas.

PIERRE RABHI : Il y en a une toute courte : « Compère le Renard se mit un jour en frais et retint à dîner. Commère la Cigogne... *(Il récite la fable)*...

PIERRE RABHI : Il y a une petite partie qui a été cafouillée. Ça m'arrive souvent, quand je me les récite tranquillement, je ne fais pas d'accrocs mais quand je dois...

JÉRÔME COLIN : Bien sûr... Est-ce qu'à partir de « à point » on pourrait la refaire, je ne sais pas si le texte est là... C'est laquelle celle-là... Je ne sais plus maintenant.

PIERRE RABHI : « Le renard et la cigogne ».

JÉRÔME COLIN : Je dois l'avoir ici. Mais je ne sais pas s'il y a une table des matières. (Arrêt – cherche la fable). Ah elle est belle cette fable. Qu'est-ce qu'elle est belle. Qu'est-ce qu'il y en a. Je ne sais pas combien il en a écrit mais...

PIERRE RABHI : C'était un génie.

JÉRÔME COLIN : C'est hallucinant quoi. Il en a écrit mais... « Le renard et la cigogne »... Eh bien je ne vais pas la trouver...

(PIERRE RABHI la récite tout doucement).

JÉRÔME COLIN : C'est génial. Et je lisais, c'était il y a un bout de temps, j'avais été extrêmement surpris que votre film préféré c'est « Apocalypse now ».

PIERRE RABHI : Oui.

JÉRÔME COLIN : De Francis Ford Coppola.

PIERRE RABHI : Oui.

JÉRÔME COLIN : Ah, ben j'étais très étonné.

PIERRE RABHI : Oui, ça étonne beaucoup de monde parce qu'ils y voient... ils voient plus le côté violence et ampleur de la violence. Certes, c'est cela, mais cette violence en fait, elle veut traduire quelque chose de plus subtile dans l'être humain. D'abord cette violence et aussi l'idée selon laquelle il peut y avoir des violences justifiées, et des violences injustifiées. Même, on va jusqu'à la violence morale et la violence immorale. On a beaucoup fondé les choses sur la violence légitime. Et la violence légitime est justifiée et presque esthétisée en quelque sorte. C'est pour cela que ce film-là, je ne sais pas si vous vous souvenez à la fin, on le voit dans une forme de clair-obscur...

JÉRÔME COLIN : Lumière – ombre.



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Pierre Rabhi

PIERRE RABHI : Lumière et obscurité. Et ça, c'est très fort. Et tout le discours qu'il a, puisqu'on était en train de le rechercher en disant : c'est un type qui sème la terreur sur tout son chemin, il massacre, il assassine etc. et puis, finalement, quand il arrive et qu'on le trouve, son discours finalement renvoie tout le monde à sa... quelque part nous sommes pareils. Quelque part la violence est en nous. Quelque part, on cherche toujours à justifier le mal alors que le mal ne se justifie en aucune façon. Et on comprend que cet homme ait déserté en quelque sorte, et qu'il ait pris une tangente, la sienne, c'est-à-dire qu'il s'est créé son propre itinéraire au creux de cette immense violence, et on sent qu'il en a énormément souffert. Finalement, moi j'ai interprété, à tort ou à raison, comme étant un être humain qui est extrêmement lucide et qui est en fait victime, souffrant de sa lucidité. Et souffrant évidemment de la condition humaine et aussi des choix idéologiques de l'humanité qui en fait, règle les choses même les plus sacrées par la violence. Regardez ce qu'a généré, par exemple, le message évangélique. Le message évangélique a généré évidemment des adhésions du chrétien mais n'empêche que ça a généré aussi des divisions entre chrétiens. Sous le prétexte d'interprétations, parfois simplement, l'interprétation du texte... Quelque chose qui dit tout banalement Jésus est donc crucifié, entre le bon et le mauvais larron. Et puis il se tourne vers le bon larron, il est en croix, hein, il se tourne vers le bon larron qui est crucifié comme lui et il lui dit : je te le dis aujourd'hui, tu seras avec moi au Paradis. Alors l'interprétation a été, non, il lui a dit : tu seras aujourd'hui au Paradis. Non, non, mon cher collègue, il lui a dit : tu seras avec moi au Paradis, mais un jour. Et l'interprétation aboutit à des diatribes, et à des oppositions qui en fait, nous font complètement oublier l'objet. L'objet qui est en fait l'exaltation de la bienveillance et de l'amour. Avant tout. Et on rentre, le réflexe, l'instinct humain ressurgit, en partant de ce terreau de la peur, de la terreur, etc... crée de la violence dans un contexte qui au contraire lui exalte la paix. Et l'amour.



Et quand je suis arrivé au Nouveau Testament, c'est-à-dire à la vie de ce monsieur, qu'on a appelé Jésus, j'ai été bouleversé.

JÉRÔME COLIN : J'aimerais qu'on revienne un peu en arrière justement par rapport à cette religion. Vous êtes né musulman, dans une famille algérienne. Malheureusement, votre maman décède, votre papa va vous confier à un



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Pierre Rabhi

couple de Français. Elle est institutrice, lui est ingénieur, et elle va vous faire lire la Bible, bien évidemment, et vous emmener à l'église, et vous allez décider, à l'adolescence, de vous convertir au christianisme.

PIERRE RABHI : Oui.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?

PIERRE RABHI : C'est probablement l'ambiance chrétienne de ma famille qui n'y est pas pour rien, il faut le dire. Mais en même temps, c'est l'époque où je m'étais attelé à lire. J'ai lu pratiquement l'ensemble de la Bible. L'Ancien, le Nouveau Testament. Et quand je suis arrivé au Nouveau Testament, c'est-à-dire à la vie de ce monsieur, qu'on a appelé Jésus, j'ai été bouleversé. J'ai été bouleversé, j'ai été remué, j'ai été... voilà un type qui ne parle que d'amour, que d'amour....c'est tout ! Et il est injustement cloué sur la croix. Parce que dans le contexte, évidemment politique de l'époque, c'était un grand gêneur de ce qui était l'autorité religieuse, devenue une autorité politique. Ces gens-là, ils sont gênés par ce type qui fiche la pagaille et qui remet en question leur autorité. Ils fomentent je ne sais quoi et finissent par dire, si nous nous le liquidons on va avoir de gros problèmes. Donc, il faudrait que ce soit le représentant de César, puisque la Palestine était occupée, qui le fasse. Et lui, on ne peut rien contre lui.

... mais comment faire pour que ce type, Ponce Pilate, condamne Jésus. Eh bien, on va dire que c'est un trublion anti Romains. Et on commence par essayer de le piéger, en lui disant voilà, en parlant de Rome, de l'autorité romaine etc. et il dit : écoutez, montrez-moi une pièce. On lui montre une pièce, il voit quoi ? L'effigie de César. L'effigie de César et c'est le fameux « rendez à César ce qui est à César ». Il n'a pas du tout... il a toujours évité de rentrer dans la politique temporelle ou événementielle et limitée, pour rester toujours sur le plan transcendant. Et puis finalement, les Juifs, vraiment les autorités religieuses juives, en ont assez de ce type-là. Ils ont vraiment envie que ça cesse, et ils vont dire à Ponce Pilate, qui était le représentant de César, ce type-là est en train de comploter contre Rome. Ce qui était totalement faux ! Et si tu ne le condamnes pas et l'exécute, nous allons en référer à César pour lui dire que tu ne fais pas très bien ton boulot. Tu laisses la dissidence s'installer à partir de ce type. Ponce Pilate en honnête homme, se dit : voyons, qu'est-ce que je peux lui reprocher qui serait à l'encontre de Rome et de l'autorité romaine ? Rien ! Il n'a jamais prononcé un mot contre Rome. Qu'est-ce que je vais pouvoir inventer ? Et il ne trouve pas. Mais sa conscience le titille. Parce qu'on continue à lui ressasser, si tu ne fais rien, on en réfère à Rome, et tu auras des problèmes. Donc, lui, il décide de le condamner mais en se lavant les mains. En disant, moi, je ne veux pas être responsable de la mort de cet innocent. Vous voulez que je l'exécute, je fais le boulot parce que vous me menacez, donc je vais faire le boulot, mais sachez que moi je ne le condamne pas, que je n'ai rien, aucun grief contre lui. D'où les fameux, voilà Ponce Pilate se lave les mains. Vous voulez qu'on l'exécute, on l'exécute mais moi je n'y suis pour rien ! Donc, quand on resitue les choses mêmes dans l'élément factuel de la société, très simple, mécanisme basique élémentaire, déjà il y a quelque chose qui se passe qui est absolument remarquable. La remise en question de l'autorité. La femme adultère. Oui mais très souvent c'est la femme qui est fautive. Ce n'est pas l'homme. L'homme, on lui donne une petite tape sur la joue, surtout ne recommence pas, mais la femme, par contre, il faut qu'elle soit lapidée... Et on l'attire de plus en plus dans des pièges, et chaque fois il esquivait ces pièges. La femme adultère ! Eh bien que celui qui n'a jamais péché commence – parce qu'elles étaient lapidées – lui jette la première pierre. Personne ne peut prétendre... Ce serait prétentieux de jeter une pierre, ça signifierait que je n'ai jamais péché.

JÉRÔME COLIN : Bien sûr.

PIERRE RABHI : Donc, il y avait toute une stratégie, comme ça, une forme de pédagogie extrêmement subtile et fine, qui a amené cet homme à faire de la pédagogie générale sur l'état et la situation réelle de la société. C'est ça qui est fascinant.

La Guerre d'Algérie

JÉRÔME COLIN : On va bientôt arriver donc j'aimerais bien avancer un peu dans l'histoire aussi. Vous avez 15, 16 ans lorsque vous allez vous convertir au christianisme, et vous avez 20 ans quand vous quittez l'Algérie.



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Pierre Rabhi

PIERRE RABHI : Oui, pour Paris.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi vous quittez l'Algérie ? Pourquoi vous quittez votre pays ?

PIERRE RABHI : Disons, je venais de me convertir au christianisme, donc il était impensable que je reste dans... que je retourne dans ma famille en disant coucou, je suis chrétien, c'était impensable. Et de l'autre côté, eh bien, j'ai été momentanément exclu par mon père adoptif. Et c'était le climat politique, le climat social était quand même violent.

JÉRÔME COLIN : C'était la Guerre d'Algérie.

PIERRE RABHI : La Guerre d'Algérie. Donc, honnêtement, enfin j'ai voulu être honnête ! Ma question c'était : pourquoi il y a tant de gens qui sont en train de combattre, mettent leur vie en danger, pour la libération des uns, pour la libération de l'Algérie, du colonisateur, pour le maintien de la France en Algérie. Ça, ce combat, et moi je suis là, je ne suis ni l'un ni l'autre. Ni dans un camp ni dans l'autre. Et je me suis présenté à la caserne, pour dire, écoutez, moi j'aimerais bien être engagé, mais j'ai spécifié : faites de moi un brancardier, tout ce que vous voudrez mais surtout pas un porteur de fusil. Ils m'ont dit, ben si vous voulez faire votre service, c'est nous qui déciderons de ce que vous ferez. Et comme je n'avais pas cette garantie selon laquelle on ne va pas m'obliger à prendre un fusil pour tuer etc. je me suis désisté, j'ai reculé. Et j'ai quitté l'Algérie pour venir à Paris. La suite, ça a été de trouver un travail. J'ai trouvé un travail d'ouvrier spécialisé parce qu'ouvrier spécialisé, c'est en fait celui qui n'est spécialisé en rien. C'est ce qu'on appelle l'O.S. On nous appelait ouvrier spécialisé pour ne pas nous vexer. En fait, on nous aurait dit « les bons à tout faire », subalternes, c'était ça. Et c'est là, que je rentre dans ce domaine, où les êtres humains besognent, troquent, j'en reviens à ce que je disais au début, troquent leur existence contre un salaire...

JÉRÔME COLIN : Ça vous arrive à 20 ans ça.

PIERRE RABHI : Oui, je vois tout cela, et puis comme je fréquentais beaucoup les philosophes, ça m'a amené tout naturellement à me dire : y va-t-il une approche philosophique de la chose ? Est-ce qu'on peut rester uniquement sur le phénomène, disons de ce paradigme, qu'on appelle la modernité, mais qu'est-ce que sous-entend philosophiquement cette réalité des êtres humains qui sont consignés à travailler, à participer à l'augmentation du produit national brut. C'est à partir de là, que la vision s'est établie selon laquelle, on était dans une organisation qui en fait, et on reprend ce que j'ai dit auparavant, c'est-à-dire, l'être humain est considéré comme un élément d'un système et non pas comme le déterminant du système, et la raison d'être du système. Et ce que nous voyons aujourd'hui, c'est peu importe l'être humain, il faut que l'entreprise, elle, triomphe. Et si pour faire triompher une entreprise par ses bilans etc. il faut mettre des gens dehors, on les met dehors, c'est tout ! On appelle ça d'ailleurs, on appelle ça, la compression du personnel. C'est comme si l'être humain était de la matière, vous voyez. Compression du personnel, ça suggère plutôt quelque chose qui est de l'ordre de la vis, du vissage, de la pression. Et c'est révélateur finalement du fait que l'idéologie triomphante, et qu'on exalte comme étant l'idéologie du réel progrès est une idéologie perverse, où l'être humain qu'il est censé servir, est asservi. Alors, il y a l'asservissement et par l'asservissement, on aboutit à justifier tout le système.

Sauf que j'ai eu affaire, par exemple, à des chefs d'entreprises dans des rencontres comme ça, et qui vous disaient, mon entreprise va bien mais moi je ne vais pas bien. Et ce n'est pas parce que mon entreprise va bien que je vais bien. Donc, la notion de réussite se posait en terme, ouvertement, ils étaient un peu en déprime. En disant, pendant que je passais mon temps à essayer de réussir, ben je n'ai pas vu grandir mes enfants, ma femme m'a quitté parce qu'elle en avait ras le bol que je sois plus dans mon travail que dans ma vie de couple, et je l'ai sacrifiée pour ma vie de travail etc. je me suis aussi beaucoup battu avec des affres de menace d'échecs, de dépôt de bilan, etc... J'ai réussi, etc. Sauf que la question se pose : qu'est-ce que j'ai réussi ? Est-ce que j'ai réussi, certes, ma vie sociale je l'ai réussie, mais ce que j'ai accompli dans ma propre vie, est-ce que j'ai réussi ma propre vie ? Et qu'est-ce que veut dire réussir finalement ?

JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce que veut dire « réussir », Pierre ? Vraiment. Moi j'aimerais bien qu'on me le dise.



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Pierre Rabhi

PIERRE RABHI : Ben je ne sais pas s'il y a... d'abord la notion de réussite est extrêmement diverse en fonction...

JÉRÔME COLIN : Mais pour vous. Je veux votre avis. J'ai la chance d'être près de vous, là.

PIERRE RABHI : Moi, c'est l'accomplissement de soi, dans un rapport ouvert à ce magnifique phénomène qu'on appelle la vie. Et c'est aussi laisser cet élargissement et cette croissance de la bienveillance, à l'égard de ses semblables, à l'égard de toute créature humaine, et aussi de toute créature. C'est l'accomplissement de soi parce qu'à travers le don, à travers le don et recevoir, parce qu'il ne faut pas être hypocrite, on donne aussi mais on reçoit. Parfois on donne pour recevoir. Il ne s'agit pas de la bonté qui serait gratuite complètement. J'admire ceux qui vont soigner les lépreux mais ils le font parce qu'ils y trouvent aussi une contrepartie quelconque. Un sens à leur vie, un accomplissement personnel. Moi c'est un peu ça. Mais, est-ce qu'il existe une vie accomplie et idéale ? Non je ne crois pas. Je crois vraiment que tout est relatif. Tout est relatif, et quand on arrive à peu près à avoir conduit sa vie pour s'épanouir, pour aimer plus, pour respecter plus, moi c'est ça ce que j'appelle l'accomplissement d'un être humain dans sa vocation propre. Alors quant à, disons, l'accumulation il y a... Il y a deux choses, on raconte qu'un jour Alexandre le Grand arrive dans un pays et on lui dit, tu sais... il se renseigne... Tu sais, il y a un type là-bas, qui s'appelle Diogène, et ça fait des années qu'il est dans son tonneau. Alors Alexandre le Grand voudrait rencontrer ce type-là. Qu'est-ce que c'est ce type qui vit dans un tonneau ? Il vit de ce qu'on lui donne, comme ça, mais il est dans un tonneau, il ne bouge pas de son tonneau. Je veux le voir. On le conduit vers Diogène, on se penche sur Diogène en lui disant il y a l'empereur qui vient te voir, quel honneur ! Etc. et Diogène ne bouge pas. César s'approche de lui, se penche...

JÉRÔME COLIN : Alexandre le Grand !

PIERRE RABHI : Pardon, Alexandre le Grand se penche sur lui avec une certaine condescendance, et lui dit : qu'est-ce que je peux faire pour toi ? Et l'autre, avec impertinence, lui dit : je ne te demande rien, ôte-toi de mon soleil ! On se demande mais où est le grand, où est le petit ? Où est le grand par rapport au petit ? Il ne lui demande rien. Ote-toi de mon soleil ! Donc c'est quelque chose qui nous interpelle quelque part.

JÉRÔME COLIN : Oh oui.

PIERRE RABHI : Voilà. Comme cette histoire un peu drôle, d'un pêcheur qui a fini son travail et qui voilà se repose, fait sécher ses filets. Sa barque est à côté et lui, il est là, couché, il souffle un peu. Arrive un monsieur très sérieux, qui marche sur la plage, comme ça, il s'arrête devant lui et il dit : monsieur, la barque là-bas, c'est à vous ? Il dit oui, c'est à moi. Oh mais elle est petite. Et après ? Vous aimeriez en avoir une plus grande. Et après ? Vous pêcheriez plus de poissons. Et après ? Vous aurez tellement pêché de poissons, vous vous achèterez un petit bateau. Et après ? Ben vous allez embaucher des gens qui vont venir travailler pour vous et vous achèterez encore un bateau encore plus grand etc... Et après ? Vous vous reposerez. Il dit : c'est ce que je suis en train de faire ! Ce n'est pas insensé de dire des choses comme ça. Ça paraît anecdotique et humoristique, mais en fait, ça porte quand même un message fort. Et comme nous sommes dans la société de la frénésie stupide, où le temps ne doit jamais être perdu, doit toujours être gagné, sur les stades, on gagne ou on perd à la fraction de seconde, quitte à faire exploser son cœur, ses poumons, tout ce qu'on veut, dans cette frénésie du temps surcadencé. Est-ce que nous avons le temps de vivre ? Moi je ne crois pas.

JÉRÔME COLIN : Non. En même temps, des fois, je me dis que vous êtes un peu tombé dans le même piège que moi, Pierre. Moi j'ai une vie un peu idiote, quand on la regarde d'un peu plus haut, à courir dans tous les sens, essayer d'élever mes enfants de la meilleure façon possible, d'aimer ma femme comme je peux, de travailler beaucoup pour avoir un peu d'argent, pour pouvoir faire ceci, etc. je suis dedans.

PIERRE RABHI : Oui.

JÉRÔME COLIN : Mais des fois, je me dis, vous qui prônez un petit peu l'opposé...

PIERRE RABHI : Oui.

JÉRÔME COLIN : La lenteur, la sobriété, voir même la pauvreté à une période de votre vie, vous êtes aussi rentré dans un mode de vie où vous n'avez plus un moment pour vous. Parce que vous écrivez, vous donnez des colloques,



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Pierre Rabhi

vous donnez des conférences, vous voyagez, vous avez un projet là, vous avez un projet là, et quand est-ce que vous vivez du coup, vous, Pierre ?

PIERRE RABHI : Alors, si ce n'était pas, ce qui me fait comme ça, c'est en fait la blessure par rapport à ma profanation de la vie, de la nature, qui est la nécessité de participer autant que je le peux à un autre regard et à une modification du comportement humain sur la vie. Je ne cours pas pour vendre des chaussures ou pour n'importe quoi d'autre. Je cours parce que je ressens en moi comme une espèce d'urgence de respecter la vie, le plus vite possible. Non seulement pour nous-mêmes, mais pour aussi les générations qui arrivent. Est-ce que nous sommes en train... est-ce que nous ne sommes pas en train de rendre la vie impossible aux générations futures ? Oui, nous sommes en train de leur rendre la vie impossible ! C'est une évidence. Et qu'est-ce que je fais ? Je me dis, tant pis, c'est la fatalité. Ou je me dis, j'ai des moyens. J'ai à ma petite mesure, des moyens de changer les choses, je le fais. Pour moi, changer les choses, eh bien, c'est essayer de dialoguer avec mes semblables, essayer de les amener, de partager avec eux ce que j'ai ressenti, c'est-à-dire, il faut aimer, il faut de la bienveillance, c'est ça qui sauvera le monde. Et j'ai aussi une chose très concrète, qu'on appelle l'agriculture écologique, qui répond à des nécessités d'une, comment dire, d'une rationalité, une objectivité incontournables. Il s'agit aujourd'hui d'aider les parents, d'aider tout le monde à nourrir les enfants. A ne pas les voir mourir de faim. Il est urgent que nous respectons la vie qui nous nous nourrit, parce que nous sommes en train de la tuer. Il est urgent que nous sortions de cette misère de l'esprit qui nous amène à tout détruire, qui nous amène à construire des armes à servir la mort. Il est urgent de sortir de ça. Et comment est-ce que je pourrais me dire je contribue à cela ? Et le public me fait l'honneur d'une écoute que je n'ai jamais eue. Aujourd'hui, il y a une grande écoute. Est-ce que c'est justement l'impasse dans laquelle nous sommes qui nous rend, nous qui prêchons autre chose depuis longtemps, audibles maintenant ? Nous ne l'étions pas forcément avant. Est-ce que c'est ça, est-ce que c'est autre chose ? En tout cas, ce qu'on ressent, c'est que le monde est divisé entre des gens qui consomment et surconsomment, et jettent et gaspillent, et de l'autre côté des gens pour qui l'accès à un bol de riz devient un énorme problème. Donc voilà. Il y a, paraît-il, 1.500 milliardaires sur la planète, donc on a reproduit une forme de féodalité perverse sur la planète, avec une minorité très minoritaire humaine qui détient des ressources fantastiques. Et puis, on dégringole les échelons et on arrive à l'indigence totale. Totale et radicale. Est-ce que, conscient de cela, je peux me dire, eh bien tant pis, le monde ira comme il voudra, je reste couché. Je ne le peux pas ! Ça serait peut-être raisonnable de le faire, mais en tout cas je n'en suis pas capable. Et si je reste couché à ne rien faire, je souffrirai. Donc je ne suis pas en train de jouer les saints qui se sacrifient, je ne suis pas du tout dans ce registre-là. Je suis dans ma conscience, si on prétend que j'ai un libre-arbitre et une conscience, cette conscience me dit : tu ne peux pas te confiner, rester dans ton petit bien-être personnel en sachant le malheur des autres et que quelques fois, c'est le malheur des autres qui en fait, te permet toi d'être dans ce... C'est un peu comme ça que le monde est divisé.

JÉRÔME COLIN : Eh oui.

PIERRE RABHI : Si on n'allait pas chercher les ressources des pauvres depuis longtemps etc...on n'érigerait pas le modèle actuel. Donc tout cela mis bout à bout... Je suis dans l'incapacité de rentrer dans une forme d'indifférence qui me dirait, bon ben, j'ai beaucoup fait. On me dit tu as assez fait, etc... sauf que je ne me vois pas du tout arrêter...

L'humanité peut parfaitement se nourrir sans détruire la terre

JÉRÔME COLIN : J'aimerais revenir sur quelque chose, donc à 20 ans vous allez rencontrer votre femme à Paris. A peu près à 20 ans, et vous avez envie de vous extraire de cette vie. Vous n'y connaissez pas grand-chose en agriculture, vous allez arriver ici en Ardèche, vous allez acheter cette maison dans laquelle on va arriver, qui est une ferme, qui est dans un état d'époque, il n'y a pas d'électricité, il n'y a pas d'eau...

PIERRE RABHI : A l'époque, il y en a maintenant.

JÉRÔME COLIN : Il n'y avait rien. Vous avez mis 15 ans, c'est ça à peu près ?



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Pierre Rabhi

PIERRE RABHI : Oui.

JÉRÔME COLIN : A la rendre viable, cette vie ardéchoise.

PIERRE RABHI : Oui.

JÉRÔME COLIN : Et cette maison. Mais 15 ans, c'est long.

PIERRE RABHI : Oui. Ben disons que quand on a trouvé la maison, on devait faire un emprunt au Crédit Agricole. Et quand je suis allé au Crédit Agricole, la première question : est-ce que vous savez faire de l'agriculture ? Non. Allez apprendre. Ce qui est normal. Apprendre l'agriculture, ça a été 3 années d'ouvrier dans les fermes, et 1 année pour acquérir un petit diplôme, pour pouvoir présenter un dossier recevable au Crédit Agricole.

JÉRÔME COLIN : Mais ces années dans les fermes vous ont un peu dégoûté, parce que ce que vous avez vu de l'agriculture, c'était l'agriculture purement chimique.

PIERRE RABHI : C'est là que j'ai pu constater, prendre conscience comme on dit, de la dangerosité de l'agriculture dans l'usage massif de produits chimiques, de synthèses et autres. C'est là que j'ai compris ! Et j'étais sur le point de dire, si l'agriculture c'est ça, je renonce. Parce que je ne veux pas entrer dans le cycle de l'empoisonnement et de la destruction.

JÉRÔME COLIN : Et là, vous découvrez un livre.

PIERRE RABHI : Et je découvre un livre, qu'un ami médecin très cher, maintenant malheureusement disparu, mais qui nous a accueillis dans le pays, le Dr Richard. On discutait beaucoup de ça, parce que lui, en tant que médecin n'arrêtait pas de dire, mais les produits chimiques, il y a un tel qui s'est empoisonné, l'autre est mort, un troisième a été hospitalisé, par l'usage de ces.... Ce médecin a été tout à fait témoin de ces effets. On en discutait, et puis, je lui dis : écoute, moi franchement, si l'agriculture c'est ça, eh bien je n'ai pas envie d'entrer dans ce cauchemar. Et un jour, il vient triomphant, en me disant : j'ai découvert un bouquin formidable ! Tu vas voir, tu vas avoir réponse à tes questions. Et c'était « La fécondité de la terre » de Pfeiffer, disciple de Rudolph Steiner, fondateur de la biodynamique. Et c'est comme ça que je suis rentré dans... en lisant ce livre ça a été une ouverture absolument incroyable. Je veux cultiver la terre, sans forcément de l'engrais chimique. Il y a des méthodes magnifiques qui nous relient justement aux phénomènes de la vie et qui intègrent même notre intention au cosmos. Parce que tout agit. Tout interagit, y compris les forces cosmiques. Tout ça... A partir de ce moment-là, ça a été pour moi une délivrance. Et je me suis mis à étudier, avec frénésie, si je puis dire, pour cette proposition. Que l'on peut résumer comme je le dis : on peut cultiver la terre sans la détruire, se nourrir correctement, et même améliorer la terre nourricière et rendre hommage à cette terre nourricière et exalter sa beauté, sa générosité. Donc c'est possible. Et c'est comme ça que j'ai découvert les méthodes dites biologiques. Et quand je suis entré dans cette voie-là, je n'en suis jamais sorti. Et à l'heure actuelle, je suis toujours dans cette voie. L'humanité peut parfaitement se nourrir... en quantité, en qualité, sans pour autant détériorer ce à quoi elle doit la vie, et si elle détériore ce à quoi elle doit la vie, évidemment, elle s'éradique elle-même de la vie. On peut résumer les choses à cela. Pourquoi diable se nourrir en détruisant ? Alors qu'on peut se nourrir en construisant, en prenant soin, en aimant, et l'être humain peut mettre toutes les belles choses qu'il a en lui dans un acte qui est le plus essentiel de tous, qui est celle de susciter notre alimentation. Vous savez quand il y a des crises dans les villes, tout le monde se souvient qu'il a un cousin à la campagne.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai.

PIERRE RABHI : Ce cousin qui n'a pas réussi, qui est un pauvre type, le pauvre type qui n'a pas réussi. Il n'a pas réussi, donc il ne peut faire que paysan. Et même les paysans avaient intégré cet adage, stupide et honteux, on en sait toujours assez pour faire un paysan. Cet adage était entré tellement dans les esprits que même les paysans, parce qu'ils avaient tellement banalisé leur magistère, parce que j'appelle ça un magistère, quand on fait de l'agriculture de qualité, pas quand on la détruit, et ce magistère de cultiver, prendre soin de la vie, nourrir ses semblables, eh bien ce magistère-là, pour moi c'est l'un des plus élevé. Parce que si ce magistère est éliminé, eh bien l'humanité s'éliminerait. C'est tout.



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Pierre Rabhi

JÉRÔME COLIN : Et c'est ici que vous avez découvert l'agro-écologie, vous avez tout testé. C'est là.

PIERRE RABHI : Oui.

JÉRÔME COLIN : Vous êtes devenu pionnier...

PIERRE RABHI : Dans des conditions, comme je disais tout à l'heure, qui ne sont pas les plus faciles. Voilà, nous avons supporté 13 ans d'absence d'électricité, 7 ans d'eau limitée, la terre pleine de cailloux, ce chemin sur lequel nous sommes maintenant en train d'arriver était impraticable en partant du puits, quand on était là, on montait tout sur le dos depuis le bas de la pente parce que le pauvre Juva 4, je ne sais pas si les gens se souviennent encore de ce véhicule, était dans l'incapacité de monter jusqu'à la maison. Les gens disaient, pourquoi vous avez choisi tant de difficultés alors qu'il y a beaucoup de fermes en vente, disponibles ? C'était simplement parce que le lieu est beau, et la beauté a pesé très lourd dans le critère du choix. Et aujourd'hui, on ne choisit pas la beauté, on choisit plutôt ce qui est pratique, peu importe la beauté. Nous, on a dit la beauté prime. C'est pour ça que tout le monde reconnaît comme étant un lieu magnifique. Vous voyez ? C'est là qu'est le choix finalement, est-ce que je vis dans la laideur et je gaspille mon existence, ou est-ce que je vais dans la beauté, je vis dans la beauté mais elle est certes rigoureuse mais elle me donne suffisamment d'énergie pour qu'on puisse assumer la laideur.



JÉRÔME COLIN : Parce que beau, c'est beau, Pierre Rabhi, chez vous, hein.

PIERRE RABHI : Ben voilà.

JÉRÔME COLIN : C'est un endroit magique.

JÉRÔME COLIN : Ecoutez, vous voulez que je vous dise, ça a été un pur plaisir pour moi, non seulement de venir en Ardèche, mais surtout de venir en Ardèche pour vous, Pierre. Vraiment ça m'a fait un grand plaisir.

PIERRE RABHI : Ecoutez, je suis très heureux aussi.

JÉRÔME COLIN : J'attendais ça depuis longtemps. Je vous le dis très honnêtement.

PIERRE RABHI : Je crois qu'on a été vraiment... Ça m'arrive souvent, un peu comme avec Le Cléziot, c'est-à-dire on est dans la même tonalité, c'est-à-dire qu'on joue la même partition.

JÉRÔME COLIN : Ça m'a fait un grand plaisir.



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Pierre Rabhi

PIERRE RABHI : On n'est pas décalé. Donc, moi aussi ça m'a fait plaisir, parce que vos questions ont bien correspondu aux questions qu'il fallait poser. Parce que des fois j'ai des interviews pfff. .

JÉRÔME COLIN : On a un cadeau pour vous, de toute l'équipe de cette émission, on vous a ramené des graines de Belgique. Avec des légumes belges. Des graines de chez nous et on voulait vous les offrir.

PIERRE RABHI : Magnifique cadeau, écoutez, il n'y a pas mieux.

JÉRÔME COLIN : Il y a de tout, vous allez voir. On voulait vous offrir ça, et c'est toute l'équipe de l'émission.

PIERRE RABHI : Merci infiniment.

